Mickaël Augeron, et Dominique Guillemet (dir.),
*Champlain ou les portes du Nouveau Monde. Cinq siècles
d'échanges entre le Centre-Ouest français et l'Amérique
du Nord*

Alain Croix

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1190>

DOI : 10.4000/abpo.1190

ISBN : 978-2-7535-1496-6

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2004

Pagination : 151-153

ISBN : 978-2-7535-0082-2

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Alain Croix, « Mickaël Augeron, et Dominique Guillemet (dir.), *Champlain ou les portes du Nouveau Monde. Cinq siècles d'échanges entre le Centre-Ouest français et l'Amérique du Nord* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 111-4 | 2004, mis en ligne le 20 décembre 2006, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1190> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.1190>

Comptes rendus

AUGERON, M. et GUILLEMET, D. (dir.), *Champlain ou les portes du Nouveau Monde. Cinq siècles d'échanges entre le Centre-Ouest français et l'Amérique du Nord*, La Crèche, Geste éditions, 2004, 414 p., 50 €.

Cet imposant livre collectif (56 auteurs) doit à mon sens s'aborder à quatre niveaux.

C'est, d'abord, un « beau livre », au sens éditorial du terme, et cela me semble d'autant moins secondaire que la forme sert un objectif militant sur lequel je reviendrai. L'illustration est abondante, de qualité, en partie inédite sauf erreur de ma part, presque toujours bien mise en valeur. Qu'on ne s'y trompe pas : ce n'est pas seulement un livre d'images ! La preuve en est dans l'effort consenti sur les cartes, toutes de qualité (ce qui est rare), dont on peut seulement regretter que certaines aient été tellement réduites lors de la mise en page qu'elles en deviennent illisibles. Le rythme s'adapte bien à une lecture interrompue, avec des chapitres presque toujours courts (certains ne dépassent pas la page), complétés par des inserts documentaires. Nous avons affaire, en somme, à un livre de vulgarisation parfaitement réussi.

Le deuxième niveau de lecture est celui du livre d'histoire, à l'ambition large au moins sur le plan chronologique. Disons-le d'entrée : la volonté de séduire les lecteurs n'entraîne pas de conséquence négative sur le fond, mais seulement sur la forme : la recherche des notes (regroupées en fin de volume, sans aucun repérage dans la pagination du volume) épuise les patiences les mieux trempées...

Je distingue dans l'analyse historique deux ensembles. En 200 pages, les auteurs nous livrent tout d'abord une excellente synthèse des rapports entre La Rochelle (et sa région) d'une part, l'Amérique du nord d'autre part, du ^{xvi}^e au ^{xviii}^e siècle : Champlain et les autres, les émigrants, l'Acadie, les fourrures, on croit connaître, encore qu'une commode mise au point soit toujours utile. Mais il y a plus. Plus dans l'excellence de l'information : les auteurs ne sont pas pris en défaut sur l'actualité de leur information, ni sur la diversité, comme le montre le beau dossier historique et archéologique consacré à l'archéologie des navires de Cavelier de La Salle. Plus dans l'ampleur du questionnement : les conditions du voyage maritime bien sûr, celles de l'établissement en Amérique évidemment, le regard sur les Amérindiens encore, mais aussi des thèmes moins travaillés et en tout cas rarement abordés, comme celui du retour (après 1763). Plus aussi par la curiosité : ainsi de la glane des mentions d'Amérindiens introduits en Aunis ou en Poitou, ou de ces graffiti de prisonniers américains capturés par les indiens Ouataouais et qui aboutissent un temps au château de Cognac... J'espère ainsi convaincre que la présentation d'une question « classique » surprend et séduit le lecteur.

Plus inattendue, l'analyse des échanges au long des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles (70 pages) montre, à son corps défendant, et très logiquement, la faiblesse de ces échanges, mais l'intérêt du propos est soutenu. Les « cas », illustres ou non, de

migrants au Canada et aux États-Unis, illustrent à mon sens une situation qui n'a strictement rien d'original – il n'y pas de Barcelonnnette ou de Gourin en Poitou-Charentes – mais qui justement, permet de comprendre la banalité de ces aventures individuelles : Raymond Denis, l'homme politique francophone du Saskatchewan au début du xx^e siècle, son contemporain Jean-Amédée Motut, ou l'Américain de fraîche date (1993) et promoteur des *Nantucket Reds* Gilles Bridier... dont la nièce a réalisé la maquette du livre ! Le chapitre consacré à la présence de l'armée américaine jusqu'en 1967, attendu, ne déçoit pas. Un dernier volet porte sur les efforts de La Rochelle pour s'imposer dans les relations maritimes avec l'Amérique du nord. C'est ici peut-être que l'on sent, trop à mon avis, le volontarisme de l'ouvrage : passe pour les exportations de cognac, mais les deux pages consacrées à Jean Monnet en tant que « Cognaçais américanophile devenu père de l'Europe » me semblent un peu loin du propos de l'ouvrage... Cette déception (on en compte d'autres dans ce passage) est cependant compensée par l'effort véritablement séduisant, et convaincant, de collecte d'une information parfois inattendue : en une page est ainsi établie l'étonnante parenté, jusqu'à la copie pour la façade, entre la cathédrale d'Angoulême et celle de Saint-Boniface à Winnipeg...

Les deux autres niveaux de lecture de l'ouvrage reposent sur sa dernière partie, les 80 pages consacrées à la question de la mémoire. Elles séduisent par leur évident enthousiasme, elles sont intéressantes, elles sont souvent originales par leur propos (il n'est pas encore habituel d'étudier en historien une politique de jumelage...), mais elles soulèvent aussi deux questions de fond intimement liées.

La première porte sur la notion de lieu de mémoire, et peut s'exposer très simplement. Il s'agit de chercher les traces d'une histoire partagée entre la Nouvelle-France et le Poitou-Charentes qui soient « physiquement » ancrées dans l'espace : « lieux de départ et de retour des migrants, lieux d'importation et d'exportation des produits, lieux de fabrication ou d'utilisation, sites des collèges et des congrégations ayant formé puis envoyé des clercs en Nouvelle-France, lieux de recrutement puis d'embarquement des soldats ». Cette définition me semble à la fois réductrice et abusivement étendue. Réductrice, parce qu'il existe des « lieux de mémoire » (je reprends l'expression consacrée de Pierre Nora, même si je la trouve personnellement bien mal venue) qui ne sont pas physiquement ancrés dans un lieu précis, le parler pour ne prendre qu'un exemple par ailleurs évoqué dans l'ouvrage. Et, surtout, cette conception me semble abusivement confondre histoire et mémoire : il n'est de lieu de mémoire que s'il y a mémoire, et non pas simplement parce que l'archive établit que tel individu a vécu à tel endroit voici trois ou quatre siècles, sans qu'en soit gardé le souvenir. Les auteurs en sont tellement conscients qu'ils créent la notion de lieu de mémoire « potentiel »...

Je n'insisterais pas sur cette question, qui peut sembler de prime abord ne relever que d'un débat entre professionnels, si elle ne relevait d'une des questions les plus essentielles dans la pratique citoyenne de l'histoire aujourd'hui, à savoir le débat entre histoire et mémoire. Je fais partie de ces historiens qui récusent formellement le « devoir de mémoire » au profit du « devoir d'histoire », de ceux donc qui sont sensibles aux manipulations de la mémoire, de ceux que choque profondément les prises de position d'élus du peuple – auxquels cette qualité ne donne pas compétence en histoire – qui décident par un vote de la qualification de la traite des noirs au xviii^e siècle ou du massacre des Arméniens dans la Turquie du début du xx^e siècle, mais qui, suivant les consignes d'un premier ministre, laissent « aux historiens » le soin de se prononcer sur la guerre d'Algérie. Et je ne pense pas m'éloigner, ce disant, de notre propos : comment argumenter solidement dans de tels débats citoyens si les historiens eux-mêmes confondent histoire et mémoire ?

À l'échelle du livre, la question relève il est vrai des simples effets collatéraux d'un choix fondamental qui nous oblige à réfléchir sur un des enjeux de notre profession. L'ouvrage est en effet un livre militant, en ce sens que, sans s'en cacher, les concepteurs ont pour objectif de créer ou à tout le moins renforcer les liens entre la région Poitou-Charentes et l'Amérique du nord. Je compte parmi ceux, sans doute très minoritaires, qu'un tel objectif ne choque pas, et qui considèrent même qu'il relève des tâches de l'historien de s'inscrire dans la « vie de la cité », en y exprimant ses choix. C'est ce qui me rend le travail éminemment sympathique, avec la neutralité que me donne le fait de n'être aucunement impliqué dans la vie du Poitou-Charentes. C'est, aussi, sur cet aspect du livre que la critique peut être plus serrée : nous sommes dans les pages les plus neuves, les plus risquées, celles aussi qui offrent le plus de lacunes, et ce n'est aucunement un reproche dans la mesure où il faut bien ouvrir des pistes de recherche. Et les pistes sont là, avec des développements parfois remarquables : ainsi de la très québécoise recherche qui, alliant généalogie et génétique, permet de retracer le cheminement de maladies rares introduites en Nouvelle-France par un seul couple parfois ; ainsi du pistage de l'innovation technique, même si mon incompetence ne me permet malheureusement pas de pousser mes remarques au-delà du doute méthodique sur la possibilité d'établir un lien entre la Nouvelle-France et une région précise de l'ancienne France ; ainsi de l'étude des manifestations officielles autour de la mémoire de Champlain, dont il reste peut-être à peser l'effet et surtout la mémoire réelle. C'est peut-être là que la démarche militante trouve ses limites, dans une maîtrise parfois insuffisante de la tentation d'aller trop loin. Passons sur « l'acadiennisation du département de la Vienne »... Je suis plus gêné par certains développements sur les aspects linguistiques. Autant D. Guillemet distingue soigneusement, dans la présentation de vocables acadiens, ceux qui sont propres au « poitevin-saintongeais », autant une autre étude me laisse les plus grands doutes : la caline, « bonnet de femme » tel que le définit l'ouvrage, est le nom d'une coiffe dans toute la Haute-Bretagne, et le « goualan » est la transcription phonétique (faut-il rappeler que la plupart des migrants étaient analphabètes ?) des très ordinaires « goilan », « goilant » et « goiland » attestés en de nombreuses régions aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, eux-mêmes venus tout droit du breton. À ce compte, et avec ces deux exemples, on en établirait l'importance de l'influence bretonne sur le parler de la Nouvelle-France !

La critique est aisée, et il faut reconnaître que la qualité de la plupart des auteurs les amène à nuancer leur propos avant qu'il ne les entraîne trop loin : l'acadiennisation de la Vienne n'est finalement que « relative », les lieux de mémoire « servent ou *peuvent* [c'est moi qui souligne] servir objectivement d'outils de promotion économique et touristique »...

Mon propos, on l'a certainement relevé, se veut sans complaisance, et j'espère donc que sa conclusion sera considérée avec le même œil. Ce livre est une grande réussite. Il offre une vue d'ensemble dont la qualité formelle permet de toucher un public aussi bien amateur que professionnel. Il montre une grande qualité d'information. Il pose de vraies questions sur le métier d'historien, et sur ses difficultés, dans le domaine de la vulgarisation, du rapport à la mémoire, de l'engagement citoyen. Pratiquement tout ce qui m'y semble discutable mérite, effectivement, discussion, et rien bien évidemment ne garantit que ma propre analyse soit juste ni même meilleure. C'est dire qu'au-delà de l'apport de connaissances, et du plaisir de la lecture, il devrait nourrir et illustrer bien des réflexions « pédagogiques » sur le devenir du métier d'historien.

Alain CROIX